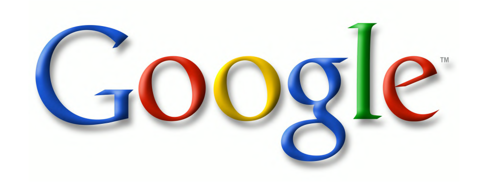
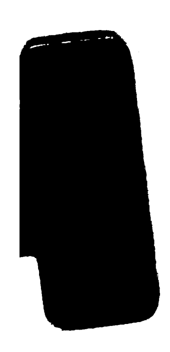
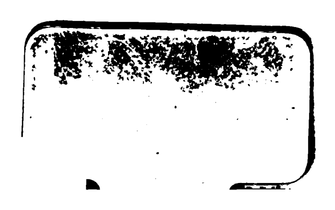







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



MARANZAKINIANA

TIRAGE

100 exemplaires sur papier de Hollande.
50 — sur papier Whatman.

150 exemplaires, numérotés.

N° 3

MARANZAKINIANA

NOUVELLE ÉDITION

conforme à l'original

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR

PHILOMNESTE JUNIOR

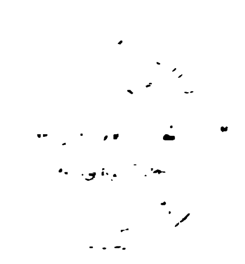


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXV

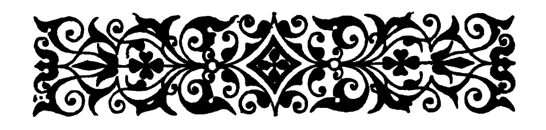


MARANZAKINIANA

DE L'IMPRIMERIE DU VOURST

Se vend chez Coroco

M DCC XXX



AVANT-PROPOS

I.

Le livret dont nous offrons une reproduction aux amateurs de raretés bibliographiques, jouit d'une véritable réputation. Peignot en avait fait mention dans le travail (bien incomplet) sur les *Ana* que renferme son *Répertoire de bibliographies spéciales* (Besançon et Paris, 1810, in-8); Barbier en avait dit quelques mots dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes;* mais ce fut Charles Nodier qui attira le premier l'attention des curieux sur ce livret introu-

vable; il avait eu la bonne fortune d'en rencontrer un exemplaire que Jamet le jeune avait fait encadrer de format in-12, afin d'avoir place pour des notes; il l'avait en effet chargé d'annotations après avoir développé le titre de la façon suivante : «*Maranzakiniana,* ou les pensées naïves et ingénieuses du sieur Maranzak, recueillies par Mme la Duchesse et l'abbé de Grécourt; » au verso du titre il avait écrit la note suivante :

« Maranzac, mort octogénaire vers 1735, étoit un officier de chasse et une sorte de fou fort stupide du Dauphin, fils de Louis XIV. Après la mort du Dauphin, en 1712, Mme la duchesse de Bourbon-Condé, bâtarde du roi, le prit à son service et des trois princes ses enfants. La naïveté et l'ingénuité de ce personnage amusoit beaucoup cette dame, et elle chargea le fameux sotadique abbé

de Grécourt, son poëte à gages, et qui logeoit chez elle, de recueillir ce *Sotisier,* qu'elle imprima elle-même, avec Grécourt, à son imprimerie du Palais de Bourbon. On en tira peu d'exemplaires; ils sont de toute rareté : on en a vu vendre un deux louis. Je tiens celui-ci de l'abbé d'Hebrail, auteur de la *France littéraire*, avec qui je l'ai troqué le 4 octobre 1768. Je me souviens d'avoir ouï dire, en 1742, à l'abbé de G., que Mme la Duchesse s'amusoit tellement de l'esprit balourd de son Maranzac, qu'elle l'auroit préféré à Fontenelle et à Fénelon. »

Cet exemplaire a figuré à l'une des ventes[1] de livres appartenant à Nodier, il fut adjugé en 1824 (n° 176) à 114 francs; depuis il fut revendu 59 francs en 1839,

1. Ces ventes sont au nombre de trois : juin 1827 (Merlin), 399 numéros; janvier 1830 (Merlin), 917 numéros; avril 1844 (Techener), 1,254 numéros.

et en 1868, il s'est montré au catalogue des livres de J. Ch. Brunet, l'auteur du célèbre *Manuel du libraire* (n° 405, adjugé à 175 francs); nous aurions vivement désiré, on peut le croire, publier ces notes, sans doute fort curieuses; malheureusement nul résultat n'est venu couronner les recherches que nous avons entreprises afin de découvrir en quelles mains se trouve aujourd'hui ce précieux livret; adressons du moins à son propriétaire l'invitation pressante de faire connaître ce que tout bibliophile apprendra avec bonheur.

Le savant auteur du *Dictionnaire des Anonymes*, Barbier, ne connaissait le *Maranzakiniana* que grâce à l'une de ces notes innombrables laissées par l'infatigable abbé Mercier de Saint-Léger[1],

1. Mercier de Saint-Léger se plaisait, tout comme Jamet, à charger ses livres de notes,

lequel avait extrait ces renseignements des *Stromates* de ce même Jamet (recueil conservé à la Bibliothèque nationale); elle se trouve au *Dictionnaire* en question, t. II, p. 71, de l'édition de 1822-24; t. III, col. 59, en cours de publication à la librairie Daffis, de la nouvelle édition fort augmentée.

« Cet ouvrage est très-rare, n'y en ayant eu qu'une cinquantaine d'exemplaires de tirés, par ordre, aux frais et sous les yeux de Mme la Duchesse

mais elles n'avaient rien de satirique ou d'enjoué; l'auteur du *Manuel du libraire* qui professait une sincère admiration pour ce très-laborieux bibliographe, avait réuni ce qu'il avait pu rencontrer de ses manuscrits. (Voir les derniers articles du premier catalogue J. Ch. Brunet, 1868.) La Bibliothèque nationale possède, entre autres ouvrages, un exemplaire de l'édition en 6 vol. in-4° des *Bibliothèques françoises de La Croix du Maine et de Du Verdier;* il contient une foule de notes qui mériteraient d'être examinées avec attention.

douairière. C'est l'abbé de Grécourt, anagnoste (lecteur) de cette princesse, qui l'a rédigé. Maranzac étoit un écuyer d'écurie ou piqueur de feu Monseigneur, fils de Louis XIV, et qui lui servoit de fou ou de plaisant. Après la mort de ce prince, en 1711 (*sic*), il passa au service de Mme la Duchesse, où il est encore, très-âgé. Ce livre est une vraie caricature sur les *Ana;* c'est un in-24 de 54 pages (*sic*) très-bien imprimé. M. Lancelot, de qui je tiens cette note, l'a acheté soixante-douze livres d'une femme de garde-robe de Mme la Duchesse, à son départ de Paris, en allant dire adieu à Grécourt. »

Nodier ajoute: « On voit que cette note est antérieure à celle de mon exemplaire, et probablement d'un temps où Jamet n'avait fait qu'apercevoir le *Maranzakiniana*. C'est la seule autorité que nous ayons sur ce livre, qui est, comme

le dit fort bien Jamet, une véritable caricature des *Ana;* c'est un recueil de balourdises et de non-sens, dont le sel consiste le plus souvent dans un déplacement d'idées que produit le rapprochement de mots les plus bizarres. »

Le *Maranzakiniana* figure à juste titre parmi les plus introuvables des raretés bibliographiques. Il ne se rencontre, à notre connaissance du moins, dans aucune bibliothèque publique, et jusqu'ici deux exemplaires seulement se sont montrés aux enchères: 1° celui de Nodier et de J. Ch. Brunet, dont nous avons parlé; 2° l'exemplaire qui s'est successivement montré aux ventes Duriez en 1824 (adjugé à 35 francs), Chedeau en 1865 (110 francs), de Villestreux en 1872 (150 francs), et qui, cette année même, a été payé 250 francs, plus les frais, par un amateur bordelais, à la

vente de la bibliothèque de M. Taschereau. C'est celui qui nous a servi pour notre réimpression.

II.

Parlons maintenant de l'illustre protectrice de Maranzak, de la princesse qui voulut que la postérité ne restât point privée des mots heureux de ce bouffon.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que, fille naturelle de Louis XIV et de Mme de Montespan, elle porta dans son enfance le nom de Mlle de Nantes.

Mariée le 24 juillet 1685, à l'âge de onze ans, elle épousa Louis, duc de Bourbon, né le 11 octobre 1668, mort le 4 octobre 1710. Saint-Simon parle souvent de cette princesse. Il la représente comme charmante, pleine de grâce et de malignité, incapable d'amitié

et très-susceptible de haine. « Dans une taille contrefaite, mais qui s'apercevoit peu, sa figure étoit formée par les plus tendres amours, et son esprit étoit fait pour se jouer d'eux à son gré sans en être dominé. Rien en elle qui n'allât naturellement à plaire avec une grâce non pareille jusque dans ses moindres actions, avec un esprit tout aussi naturel qui avoit mille charmes. N'aimant personne, connue pour telle, on ne se pouvoit défendre de la rechercher. Enjouée, gaie, plaisante avec le sel le plus fin, elle avoit passé sa jeunesse dans le frivole et dans le plaisir, qui en tout genre et toutes les fois qu'elle le pût, allèrent jusqu'à la débauche. Méprisante, moqueuse, piquante, féconde en artifices noirs et en chansons les plus cruelles dont elle affubloit gaîment les personnes qui passoient leur vie avec elle. »

La chronique scandaleuse de l'époque lui prêta divers amants; bornons-nous à mentionner en passant le prince de Conti (François-Louis, mort en 1699) et le comte de Mailly, « dont je ne répondrois pas », dit Mme de Caylus dans ses *Souvenirs*.

Dans une pièce satirique, *Les Logements des dames de la cour* (*Mélanges historiques de M. de Boisjourdain*), la duchesse est logée à la *Mère des amours, au Pont au Change* (février 1716).

Nous lisons dans ces mêmes *Mélanges*, t. Ier, p. 45 :

« Pendant le siége de Namur, en 1691, la duchesse de Bourbon imagina de faire un roman et de transporter les mœurs et les caractères du temps sous les noms de la cour d'Auguste; elle y désignoit sous le nom de *Junie* la princesse de Conti. » Ce livre ne nous est pas

connu; nous ne le trouvons point mentionné dans l'ouvrage de Quérard sur les *Livres à clef*, publié par G. Brunet (1873, in-8°); mais ce qui est certain, c'est que, cédant à son esprit caustique et moqueur, la terrible duchesse criblait de couplets railleurs et de rimes mordantes les membres les plus illustres de sa famille, les ministres, les généraux. On se servit parfois contre elle des mêmes armes; le recueil Maurepas[1] renferme les vers suivants à son adresse :

Madame la Duchesse,
Quand on fait des chansons,
Autant en pend aux fesses
De celles qui les font.

Veuve, sans regrets bien vifs, d'un époux jaloux, brutal, d'une humeur in-

1. Ce volumineux recueil de couplets satiriques commence à l'époque de Henri III et va jusqu'à la moitié du règne de Louis XV; la Bibliothèque

supportable (voir Saint-Simon), elle eut toujours la parole leste, la riposte terrible. Après la mort du duc, elle devint la très-intime amie d'Armand de Mar-

nationale le possède depuis longtemps. Sa publication complète, accompagnée d'un commentaire exact et sobre, offrirait une véritable importance historique. L'intelligent éditeur de la *Bibliothèque elzevirienne,* P. Jannet (mort en novembre 1870), avait formé ce projet; il avait obtenu de l'administration supérieure l'autorisation nécessaire, mais l'entreprise ne fut pas même commencée. Quelques publications ont cependant fait connaître une partie de ce que contient ce recueil célèbre; Sautereau de Marsy, en 4 vol. in-8°, mis au jour en 1775, et l'éditeur du *Nouveau siècle de Louis XIV* (Paris, Garnier frères, in-12), ont extrait ce qui pouvait être livré au grand jour; six volumes petit in-12, imprimés à Bruxelles en 1862, ont malheureusement fait connaître les compositions trop nombreuses qui bravent l'honnêteté, qui souillent la collection que Maurepas s'était donné le plaisir de faire transcrire. Heureux s'il s'était borné à recueillir des épigrammes; on sait qu'il en lança imprudemment une très-mordante et très-bien réussie contre Mme de Pompadour : elle lui valut une longue disgrâce.

daillan, marquis de Lassay, né le 28 mai 1655, mort le 20 février 1738. Saint-Simon, auquel il faut constamment recourir pour ce qui concerne la cour de Louis XIV, s'exprime en ces termes :

« Avec un visage de singe, Lassay étoit parfaitement bien fait. Il plut à Mme la Duchesse; elle le trouva sous sa main; la liaison entre eux se fit la plus intime et la plus étrangement publique. Il devint à visage découvert le confident de Mme la Duchesse et le directeur de toutes ses affaires. Il y eut bien quelque voile de gaze là-dessus pendant le reste de la vie du roi, qui ne laissa pas de le voir, mais qui laissoit aller bien des choses, de peur de se fâcher et de se donner de la peine; mais après lui il n'y eut plus de mesure... Il étoit chez Mme la Duchesse ce que Riom étoit chez Mme la duchesse de Berry. »

Il faut lire un fort intéressant article de M. Paulin Pâris, *le Marquis de Lassay et l'hôtel de Lassay*, inséré dans le *Bulletin du bibliophile*, avril 1848, p. 725-738. Un des livres à clef de l'époque, les *Mémoires et anecdotes pour servir à l'histoire de Perse* (1732), indique la princesse sous le nom de *Roxane* et Lassay sous celui de *Kodabindi*.

Sainte-Beuve a consacré à Lassay une de ces notices spirituelles et fines qui coulaient si bien de sa plume (*Causeries du lundi*, t. IX). Lire également un article signé M. de Lescure, dans la *Nouvelle Biographie générale*, t. XXIX, col. 764-766, ainsi que deux lettres, l'une de M. A. Destouches, l'autre de M. Éd. Fournier (*Correspondance littéraire*, t. III, 1854, p. 387 et 498). Une note du catalogue Pixérécourt (1839, nº 1633) peut aussi être consultée.

Quant à l'abbé de Grécourt, qui prit part à la rédaction du *Maranzakiniana*, il n'est que trop connu : écrire le nom de ce singulier ecclésiastique est chose suffisante.

Barbier signale dans son *Dictionnaire des Anonymes* (nº 21,861, additions au t. III), un *Supplément* au *Polissoniana*, 1725, in-12. Jamet attribue ce *Supplément* à la duchesse de Bourbon et à Grécourt ; il le cite plus d'une fois dans les notes marginales qu'il avait placées sur un exemplaire du *Traité de l'excellence du mariage*, par J. Chaussé, 1685, exemplaire que possédait Barbier.

Le *Polissoniana ou Recueil de turlupinades, quolibets, rébus*, etc., fut rédigé par l'abbé Cl. Cherrier, mort en 1738, censeur (très-indulgent) et grand amateur de facéties. Son *ana* fut imprimé en 1721 ; il reparut à *Amsterdam*

en 1725, et il a été, il y a quelques années, remis au jour avec une préface curieuse. Disons d'ailleurs que ce volume est bien moins déshonnête que ne le donne à supposer le titre hardi dont il est affublé. Quant au *Supplément*, nous n'avons pu recueillir aucune information sur son compte, et toutes nos recherches pour en découvrir un exemplaire sont restées infructueuses.

III.

Le *Maranzakiniana* nous conduit tout naturellement à dire quelques mots d'une portion curieuse de la bibliographie, à parler des *ana*.

Peignot, dans son *Répertoire de bibliographies spéciales* (Paris, 1810, p. 201-262 et 283-285), indique cent

trois *ana* différents (quelques-uns ont eu plusieurs éditions); mais il est bien loin d'avoir connu tout ce qui existait déjà en ce genre, et, sans prétendre donner une liste complète, nous allons signaler quelques volumes que le bibliographe dijonnais n'a point mentionnés :

Angotiana. 1800.

Badaudiana. 1817.

Bossuetiana. 1817.

Carnavaliana. S. d.

Chateaubriantiana. 1820.

Çourtisianana, ou la Malice des femmes. 1817.

Cuckoldiana, ou recueil de bons mots, naïvetés et quiproquos plaisants de cocus de tous rangs, anciens et modernes, par Oscar Ledru, docteur en droit. *Paris* (*Genève*), chez l'éditeur Plumage, rue du Croissant, l'an de

Ménélas 2869. In-18, à 125 exemplaires, tous sur papier couleur serin.

Delilliana. 1813.

Foiriana. S. d.

Fontanesiana. 1820.

Genlisiana. 1820.

Gregoriana. 1821.

Macaroneana, par M. Delepierre. 1858.

Malherbiana. 1811.

Mediciniana. S. d.

Molieriana. An IX.

Normandiana. 1817.

Potieriana. S. d.

Pradtiana. 1820.

Rivaroliana. 1812.

Spectriana. 1817.

Staëliana. 1820.

Un *ana* devenu d'une rareté excessive, c'est le *Betisiana mea, sive infelicis*

capriccia felicis. Argentorati (s. a.), 150 pages, avec frontispice et 27 figures signées II. Un journal qui n'existe plus, l'*Ami des livres*, a donné en octobre 1859 quelques détails reproduits dans l'*Intermédiaire* (10 avril 1875, col. 197), et qu'on ne regrettera peut-être pas de retrouver ici :

« Ce livre, que nous n'avons rencontré qu'une fois et qui doit être d'une excessive rareté, renferme plusieurs morceaux dont la littérature macaronique doit être fière. Le plus curieux est celui qui a pour titre : *Gloriosissimi, vaillantissimi et fortissimi domini Francorum regis Dagoberti, nomine primi, historia varia, cum innumbrabilis Commentariis a Petro necnon Jacobo enfantatis*. Il se compose d'environ huit cents vers. — Un autre morceau (nous n'osons pas même en transcrire le

titre) est consacré à *Mme Madamigella la Valliera*. La licence qui y règne passe toutes les bornes connues. Quand on l'a lu, l'Arétin *e tutti quanti* paraissent incolores, insipides et inodores. Il est impossible de rien reproduire d'une telle composition, surgie sans doute du cerveau d'un hystérique. On conçoit la rareté du volume où se trouve une pareille pièce. Nous insérons ici la pièce la moins importante du *Betisiana,* et en même temps la plus connue de ce recueil; c'est la *Mort de Michel Morin.* Nous l'insérons à cause des modifications qu'elle a subies dans l'édition de Strasbourg, modifications que nous n'avons vues dans aucune autre. »

Tout aussi rare que le *Betisiana,* et tout à fait digne d'être placé à côté du *Maranzakiniana,* figure le *Goualeana,* ou Collection incomplète des œuvres

prototypes d'*un habitant de la ville de Cena* (Caen), *département du Salvocad* (Calvados), *par une Société d'oisifs. Imprimerie de Carnaval aîné.*

Un avocat de Caen, Duprays, passa pour l'auteur de ce recueil de balourdises qu'un bibliophile de Valenciennes, Hécart, fit réimprimer à vingt-six exemplaires seulement; l'une et l'autre édition sont introuvables.

La Goualle, mort seulement en 1828, était un maître d'hôtel à Caen; ses naïvetés faisaient l'amusement des désœuvrés de cette ville, et ils voulurent les faire passer à la postérité. (Voir les *Supercheries littéraires,* 2e édition publiée par G. Brunet et P. Jannet. Paris, Daffis, 1868-70, t. III, col. 695.)

Les *ana* ont été l'objet des travaux de divers bibliographes; J. C. Wolf s'en est occupé dans la préface (en 56

pages) de l'édition du *Casauboniana* qu'il a publiée à Hambourg en 1718; M. Lilienthal a donné dans les *Selecta historica et litteraria* (*Lipsiæ*, 1715, pages 141-1777) des *Observationes de libris in ana*.

Hécart que nous venons de nommer, a publié, sous le nom supposé de Johannes Gislebertus Phitakaer, un petit volume en latin, *Anagraphœma, sive Bibliographia librorum ana dictorum* (*Valencenis*, 1821, 844 pages; tiré à 100 exemplaires seulement); c'est le catalogue raisonné de la collection qu'avait réunie ce bibliophile.

Un Allemand obéissant à une idée regrettable a voulu que ses écrits ne parvinssent qu'en un très-petit nombre de mains; citons le *Livret des ana : Essai de Catalogue manuel*, par E. K. L. (Ludewig), bibliophile. Dresde, 1847,

in-8, 4 et 40 p. (tiré à 50 exemplaires); il faut y joindre, si l'on peut, un supplément tiré à XXXV exemplaires.

De 1839, 8 p., M. Ludewig a donné un supplément dans un journal allemand publié à Leipsig, et bien peu répandu en France, *le Serapeum* (t. VII, 1846, p. 251-254).

Un bibliophile saxon, le comte de Nostitz, était grand amateur d'*ana;* le catalogue de ceux qui se trouvaient dans sa bibliothèque a été imprimé à Dresde, après sa mort, en 1836 (8 pages in-8).

Un bibliographe belge plus zélé que judicieux, M. P. Namur, a mis au jour à Bruxelles, en 1839, une bibliographie des ouvrages publiés sous le nom d'*ana*, accompagnée de notes critiques et littéraires (8, XVI et 64 p.); mais ce n'est guère qu'une compilation dépourvue de critique. On y remarque une étonnante

méprise ; un roman célèbre, *Indiana*, y figure !

L'*Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique* (Bruxelles, 1re année, 1840, p. 97-99) ajoute quelques ouvrages à ceux que signale M. Namur.

Les *ana* attendent encore un travail bien fait et aussi complet que possible ; du reste leur vogue est passée, et il n'en paraît un ou deux qu'à de bien longs intervalles.

IV.

Nous avons dit que Jamet le jeune avait enrichi de notes marginales un exemplaire du *Maranzakiniana;* il n'est point hors de propos d'entrer ici dans quelques détails au sujet de ce bibliophile singulier, fort instruit, mais qui a

livré très-peu de chose à l'impression. Disons d'abord que, né en 1710, il mourut en 1778. Quérard commet à son égard une erreur singulière; il le qualifie d'*abbé*, et il donne l'indication (laissant à désirer) de quelques notices éparses dans d'anciennes publications périodiques, telles que l'*Année littéraire*.

Citons, mais en faisant nos réserves, un passage des *Mélanges* de Nodier, p. 44.

« Jamet le jeune, beaucoup plus connu que son frère, quoiqu'il n'ait produit qu'un petit nombre d'articles de philologie noyés dans les recueils littéraires du temps, doit sa célébrité, parmi les amateurs de livres, aux notes dont il aimait à couvrir les gardes, le frontispice et la marge de ses livres; ces notes ne sont cependant guère remarquables

que par un cynisme peu commun de pensées et d'expressions. Il ne lui faut qu'un prétexte pour étaler à plaisir le luxe le plus effréné d'athéisme et de libertinage, et ce prétexte n'est jamais difficile à trouver pour son imagination débauchée; il brode des polissonneries sur un moraliste, et des impiétés sur un sermon. On ne peut lui refuser toutefois une vaste et curieuse érudition, la plus singulière facilité à saisir des analogies ingénieuses entre des auteurs qui ne présentent aucun rapport apparent, et l'art de deviner les étymologies. Sa bibliothèque était d'ailleurs fort peu nombreuse et fort peu soignée, et il n'y a pas plus d'une douzaine de volumes annotés par Jamet, qui puissent prendre place sur les tablettes d'un amateur délicat : mais ceux-là y figurent honorablement parmi les curiosités les plus pi-

quantes. L'éducation littéraire de Jamet le jeune reçut du hasard un singulier complément qui explique la direction de son esprit et le ton de sa critique; ce philologue original avait été gendarme de Lunéville, et l'on sait quelle nouvelle espèce d'érudition un érudit de collége pouvait acquérir à cette école. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il était intimement lié avec Dom Calmet, notre philologue sacré du XVIII[e] siècle, et que sa collection de livres se composait en grande partie de ceux que ce savant critique lui avait légués; il en devait une autre à l'amitié de l'académicien Lancelot. L'écriture de Jamet le jeune est fort jolie, et ses commentaires manuscrits sur le premier volume venu sont des modèles dans ce genre de bavardage spirituel, qui est à la lourde science des scoliastes du XVI[e] siècle ce qu'est une

chanson de Ferrand ou de Lainez à la *Cassandre* de Lycophron. Moins indifférent sur ces notes échappées à sa plume qu'on ne le croirait au peu de soin qu'il a mis à leur rédaction, il en avait recueilli un nombre immense sous le titre peu commun de *Stromates*, qui leur convenait doublement, au sens figuré de variétés ou mélanges, et au sens propre d'enveloppes ou couvertures de livres, parce que c'était là qu'il déposait ordinairement les premières pensées que ses lectures lui suggéraient. Ce recueil qui faisait partie de la bibliothèque de M. Chardin, doit être passé dans celle du roi[1]; il contient à côté de quelques

1. Nodier écrivait en 1828; depuis, après un changement de roi, la Bibliothèque, qui avait été successivement nationale, impériale, royale, impériale et royale (1792-1815), devint nationale en 1848; elle reprit peu de temps après le titre d'impériale, et depuis le mois de septembre 1870, on

observations piquantes, une foule d'inutilités. »

Il y a de l'exagération dans ce que dit Nodier qui se plaisait volontiers à grossir les objets ; de fait, les annotations de Jamet sont presque toujours beaucoup moins scandaleuses qu'il ne le dit. Ajoutons que les livres de ce bibliophile sont loin d'être en aussi petit nombre que l'avance l'ingénieux académicien. Indépendamment des collections nombreuses d'opuscules qu'il avait formées, et qui composent au moins trois cents volumes, les livres isolés qui se rencontrent sur bien des catalogues formeraient un ensemble assez respectable.

Les *Stromates* contiennent la copie de bien des pièces en vers ou en prose qui circulaient dans les salons et les

l'appelle nationale. Elle renferme, en effet, les *Stromates* et d'autres recueils formés par Jamet.

cafés de Paris; nombre d'entre elles sont imprimées dans les œuvres de J. B. Rousseau, de Grécourt, de Voltaire, etc.; mais il ne serait pas sans quelque intérêt de vérifier ce qu'il peut y avoir d'inédit ou de relever des variantes.

Nous avons parcouru fort rapidement une collection in-8° et in-12 que possède la Bibliothèque nationale; nous avons pris à cet égard des notes dont nous ne citerons que quelques lignes.

Le tome 30 renferme divers écrits relatifs à Rabelais; 39, l'*Art de désopiler la rate,* exemplaire annoté; t. 51, *Histoire du prince Croquétron* (par Mlle de Lubbert), avec une note qui dit que cette composition scatologique fut éditée, dans le but d'amuser la duchesse de Bourbon, la patronne de notre Maranzak; t. 80, le *Cocuage de Molière*, non indiqué dans l'excellente *Bibliographie*

moliéresque, publiée par M. Paul Lacroix (*Paris, Fontaine*, 1875, *in*-8°); t. 115, *Gazette de l'Ordre de la boisson* (notes nombreuses); t. 135, *Devis de la langue françoise*, 1572; t. 179, des *Sermons facétieux et diverses pièces singulières;* l'une d'elles avance que les chiens ne mordent jamais les fols; ce qui mérite confirmation.

Les notes de Jamet pourraient sans doute fournir les matériaux d'un travail curieux et instructif, mais qui resterait toujours fort incomplet, par suite de l'impossibilité de pouvoir consulter de nombreux volumes dispersés de tous côtés et dont les propriétaires actuels sont presque tous inconnus. Nous avons relevé jadis quelques annotations consignées sur un Rabelais que possède la Bibliothèque nationale, mais nous devons convenir qu'elles sont insignifiantes et rares.

Quelques notules déposées sur un exemplaire des *Plaisantes imaginations* du sieur de Bruscambille ont été insérées dans l'édition de ce recueil de facéties mise au jour par l'éditeur Jules Gay, à Bruxelles, en 1869.

Les recherches que nous avons faites dans un grand nombre de catalogues nous ont conduit à constater l'existence de plus de cent vingt volumes annotés par Jamet, et nous sommes certainement loin d'avoir tout connu. Nous avons dressé une liste de ce que nous avons rencontré; elle est trop longue pour être placée ici, mais nous espérons qu'on ne nous reprochera pas de mentionner, sans choisir, quelques-uns de ces volumes fort appréciés de la part des connaisseurs :

Académie (L') militaire, 1747. Cat. de Bure, 4e partie, p. 198. — Crozet, no 966.

Chastes (Les) amours de N. Renaud, 1565. Cat. Nodier (1844), n° 456.

Clef (La) de Nostradamus (quelques notes piquantes). Cat. G. d'O. (*Potier*), n° 1362.

Cléophon, tragédie, 1600. Cat. Guillaume, n° 1055.

Colporteur (Le), par Chevrier. Cat. Chabrol, n° 1054.

Emblèmes d'Alciat, 1549. Cat. du *Bibliophile voyageur* (1842), n° 884.

Esprit (L') de Guy Patin, 1709, in-12. Cat. Méon, n° 4123.

Henriade (La) et la Henriade travestie. Cat. Barbier (en 1828), n° 513.

Heptaméron (L') de Marguerite de Valois, 1607, avec trois pages autographes de Jamet. Cat. de la librairie Tross, 1851, n° 5214.

Heures latines, manuscrit in-16. Cat. Duriez, n° 186.

Histoire de Jeanne d'Arc, par Lenglet-Dufresnoy, 1753. 3 vol. Cat. Méon, n° 4129.

Jametiana, volume formé d'articles de Jamet lui-même, découpés dans quelques journaux et auxquels il avait ajouté des notes manuscrites. Cat. Parison, 1427. Voir le même catalogue, n°s 249, 494, 698, 812, 1424, 1437.

Jugement sur les œuvres de Rabelais, par Bernier, 1697. Cat. T. S. (1851), n° 428.

Livre (Le) jaune. Cat. Bignon (1849), n° 909.

Lettres sur les spectacles, par Joly. Cat. Soleinne, 5e partie, n° 29.

Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la Lorraine, par Chevrier, 1754. Cat. de Bure, 4e partie, n° 10.

Nouveau (*Le*) *Panthéon,* 1681. Cat. G. (1841), n° 171.

Œuvres de Jacques Poille, 1623. Cat. Pont-la-Ville (1850), n° 487.

Œuvres de Marot, 1552. Cat. G. (Colomb de Batines), 1843, n° 152.

Œuvres de Chaulieu, 1759. Cat. Peignot, n° 1695.

Œuvres de Mellin de Saint-Gelais, 1574. Cat. Lamberty, n° 540.

Oracles (*Les*) *divertissants,* 1689. Cat. Winne, 1849, n° 460.

Origine de quelques coutumes, par Moisant de Brieux. *Bulletin du Bibliophile,* 1839, n° 265.

Pensées anti-philosophiques, par Camusat, 1760. Cat. X. (Techener, 1849), n° 198.

Pensées ingénieuses, par Bouhours, 1692. Cat. Motteley (1824), n° 1346.

Poésies de Le Franc de Pompignan, 1753. Cat. Leber, n° 1774.

Recueil de pièces sur Cartouche et sur Mandrin. Cat. Chardin, 1823, n° 2762.

Recueil scatologique. Cat. Leber, n° 2597.

Réflexions pieuses et prières pour les malades, 1675. Cat. Monmerqué, n° 149.

Royauté (*De la*), par Isocrate, 1585. Cat. Hérisson, nº 337 *bis.*

Saint Eucher, du mépris du monde, 1672. *Bulletin du Bibliophile,* 1837, nº 880.

Stromates pour et contre la comédie. 9 vol. in-12. Cat. Soleinne, t. V, 674.

Tragédie de Coligny, par Chantelouve. Cat. Coste, 920. Voir aussi nº 162.

Traité de l'excellence du mariage, par Chaussé, 1707. Cat. Barbier, nº 66.

Traité de l'invocation des Saints, par Cordemoy, 1688. Cat. Crozet, 1842, nº 74.

Traité des scrupules. Cat. Chalabre, nº 147, et Pixérécourt, nº 44.

Véritable (*La*) *étude du Souverain,* par Boursault, 1671 (notes nombreuses). Cat. Jannet, 1852, nº 4799. — Le même catalogue, nº 4918, offre le *Catéchisme en vers,* par d'Heauville.

Visionnaires (*Les*), par Desmarets, 1640. Cat. M., 1850, nº 1579.

V.

Le genre d'esprit (si du moins on peut lui donner ce nom) qui brille dans le *Maranzakiniana*, n'a manqué ni de pré-

curseurs, ni d'imitateurs; dès le XVe siècle un Florentin, poëte et barbier, Burchiello, s'y exerça avec succès; ses vers amphigouriques, où abondent les idées les plus disparates, les rapprochements de mots les plus inattendus, ont provoqué des commentaires qui ressemblent fort à ceux dont on a surchargé si lourdement les *Fanfreluches antidotées* de Rabelais. Toutefois, grâce à la pureté du style dont il habille ses non-sens, Burchiello a mérité de prendre place parmi les *Testi di lingua*.

Un des philologues les plus laborieux de notre temps, chez qui un jugement exquis se joint à une instruction aussi solide qu'étendue, M. Octave Delepierre, a transcrit dans son fort curieux volume intitulé : *Macaroneana* (in-8°, 1858), une vieille chanson des bateliers de la Meuse :

Ah! j'ai vu, j'ai vu.
— Compère, qu'as-tu vu ?
— J'ai vu une grenouille
Qui filait sa quenouille
Au bord d'un fossé.
— Compère, vous mentez.

Ah! j'ai vu, j'ai vu.
— Compère, qu'as-tu vu ?
— J'ai vu une mouche
Qui se rinçait la bouche
Avec un pavé.
— Compère, vous mentez.

— J'ai vu une carpe
Qui pinçait de la harpe
Au haut d'un clocher.
— Compère, vous mentez.

Le plus riche répertoire que nous connaissions en ce genre se trouve dans les *Apophthegmes* du sieur Gaulard, collection de naïvetés et de balourdises qui accompagne diverses éditions d'un livre cher aux bibliophiles, les ***Bigarrures et Touches du seigneur des Accords***

(Estienne Tabourot). Reproduisons quelques-uns des mots prêtés à ce Bourguignon :

« S'estant une fois couppé, il dist : « Le diable y ait part; on m'avoit bien « dit que ce couteau couppoit tout ce « qu'il voyoit. »

« Estant à soupper chez le sieur de Picantau, son voisin, on lui servit du levraut, du mouton et du chapon, il dit : « Je vous remercie, je ne mange « point de volailles, sinon des cochons « et des oysons. »

« Il voulut présenter un placet au roy des Espagnes, et, pour obtenir ce qu'il demandoit, il dit que « lui et tous ses « prédécesseurs étoient morts à son ser- « vice ».

« Il avoit une espée de laquelle vouloit faire présent au seigneur de Taille-Bras; il dit : « Je vous la donne comme

« très-bonne, car elle est de fin acier de « serge de Florence. »

« Oyant parler de Virgile, de Cicéron et autres dont on publioit les louanges partout : « Eh bien, dit-il, afin qu'on « parle de moi, je veux que dorénavant « on m'appelle Virgile. »

« Voyant un cheval peureux qui craignoit le bruit des arquebuses : « Morbleu! dit-il, ce cheval ne sera jamais « un bon homme d'armes. »

« Desjeunant un jour de caresme chez un sien ami, on lui offrit du hareng soret qu'il trouva fort bon, et il dit « qu'il « désiroit en avoir un bon nombre de « pareils pour en peupler un sien es- « tang ».

On peut aussi rattacher au genre du *Maranzakiniana* toutes les niaiseries mises sur le compte de la famille des Jocrisses et tout ce qui appartient à la

littérature amphigourique; nous nous bornons, pour ce dernier objet, à un seul exemple que nous fournira un livret peu connu, *le Siége du paradis,* poëme en quinze chants (chaque chant n'est que d'une page), publié en 1829 :

Un patriarche attaque Robespierre;
Le pauvre sot n'y voyait que du feu;
Avec Numa Louis n'a pas beau jeu,
Et Salomon mort la poussière.

Plus loin Attila
Sabre Loyola
Près de la vierge de Nanterre,
Et quand Ravaillac
Décolle Isaac,
On voit saint Martin
Et saint Augustin
Battus par Memnon
Près d'Agamemnon.

VI.

Le titre du *Maranzakiniana* provoque quelques observations qui termineront cet avant-propos, trop long peut-être.

Les éditeurs de cette facétie, se conformant à un usage assez fréquent pour les livres badins ou satiriques, attribuent sa naissance à des presses imaginaires, et l'ont signalé comme se trouvant en dépôt chez un libraire fantastique [1].

1. On rencontre des exemples de ce genre avant la première moitié du XVIe siècle : *La grande et vraye pronostication du grand haly Habenragel, à Callicuth, chez le seigneur de Senequa, à l'enseigne dalz Cannibales* (Lyon, vers 1530). Le *Livre des Marchands*, satire contre l'Église romaine, dont il existe diverses éditions (voir le *Manuel*, III, 1124), parut d'abord en 1533, comme imprimé à Corinthe. Voir d'ailleurs l'ouvrage de M. G. Brunet, publié en 1867 (*Paris, Tross*), *Imprimeurs imaginaires et libraires supposés,* volume qui serait susceptible de recevoir des additions considérables.

De l'imprimerie du Vourst. Nous avouons ne pas bien connaître le sens que la duchesse de Bourbon et l'abbé de Grécourt ont attaché à ce mot. D'après le *Dictionnaire* de M. Littré (IV, 2557), c'est le nom d'un ancien caisson employé dans les armées, qui sert aux chirurgiens pour transporter les malades et les médicaments.

Se vend chez Coroco.

Nous n'avons rencontré nulle part ailleurs le nom de ce libraire; on peut le placer à côté de *Staker le Goguenard*, chez lequel se débitait une autre facétie de la même époque : *la Relation du royaume de Candavia,* dont un exemplaire figure à la vente Nodier, en 1844, n° 946. (Voir sur cet écrit singulier le *Bulletin du Bibliophile*, 1844, p. 1168.)

On remarquera dans l'Avertissement qui va suivre la mention d'un ouvrage,

Bacha Bilboquet. Existe-t-il un livre sous ce titre? Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article FRIVOLITÉ, parle du « profond auteur de *Bacha Bilboquet* ». Les éditeurs et annotateurs, sans excepter Beuchot lui-même, sont muets à cet égard; mais l'abbé Cherrier, dont nous avons déjà parlé au sujet du *Polissoniana*, publia en 1718 *L'Homme inconnu, ou les Équivoques de la langue*, dédiées à Bacha Bilboquet, écrit que Quérard (*France littéraire*, II, 179) indique comme réimprimé à Paris à la suite du *Polissoniana*.

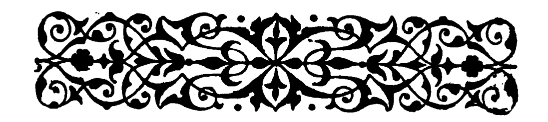
Nous ignorons quel est le livre, traduit de l'anglais, qui traite de l'incertitude des sciences. S'agirait-il de quelque version du traité de H. C. Agrippa, *De incertitudine et vanitate scientiarum?*

Pour en finir avec Maranzak, nous dirons que tout ce qui a été dit jusqu'ici

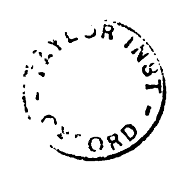
par des écrivains modernes, notamment par M. A. Canel, dans son curieux ouvrage sur les fous en titre d'office, se réduit à ce qu'avaient déjà rapporté Barbier et Nodier.

PH. J.





AVERTISSEMENT



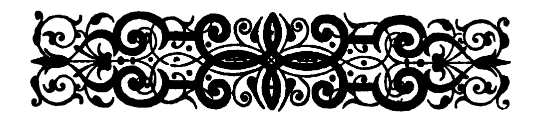
DE *quelques spécieux titres que les livres soient ornez, je n'en connois que deux qui y ayent parfaitement répondu. L'un est le* Bacha Bilboquet, *ouvrage admirable et d'un genre inconnu à cette antiquité si respectable ; l'autre est un livre traduit de l'anglois, qui traite de l'incertitude des sciences et qui, de la manière dont il est rendu, en pourroit dégoûter l'homme du monde dont la vocation aux sciences seroit la plus décidée. Voici un troisième que j'ose*

hasarder; le titre en est un peu commun, puisqu'il est en ana, et que depuis vingt ans un déluge de ces sortes de productions a pensé inonder toute la République des Lettres. Cependant je ne crains point, malgré la ressemblance du titre, d'offrir au public mon Maranzakiniana. *Eh pourquoi ne l'ozerois-je pas! Ne demande-t-on pas du nouveau et de l'érudition? N'est-on pas bien aise d'être au fait de l'histoire du tems? Si cela est, mon livre ne peut manquer d'être bien reçû; il embrasse tout, les tems présens, passez et futurs. On y parle de tous les arts, et en termes qui surprendront, par leur tour nouveau, les personnes qui croiront y être les plus initiées. L'Histoire et la Fable y sont traitées avec une érudition surprenante; enfin tout y est neuf. Il est vrai que pour rendre le*

livre au-dessus de toute critique, il faudroit donner le portrait de l'auteur; mais c'est ce dont on aura la bonté de se passer, parce que je sens que cela est trop fort pour moi. Cependant, pour en donner une espèce de crayonage, je dirai que l'homme en question rajeunit de cinq ans à mesure qu'il vieillit de dix ; qu'il pense après avoir parlé, qu'il parle par boutade, qu'alors il parle tant que Dieu lui donne des forces, et que pas un ïota de son discours ne tombe à terre, tant il est instructif.

Si le public reçoit favorablement le livre que je lui présente, je lui promets de lui en fournir toutes les années un nouveau tome.





MARANZAKINIANA

On lui donne du vin du Rhein, qu'il aime beaucoup; il l'aproche de la lumière, le fait remarquer à tout le monde, et dit : « Voilà ce qui s'apelle du vin, il est mordieu jaune comme de l'encre. »

Il se trouve mal étant à table et se lève; on lui en demande la raison. « Monseigneur, dit-il, je n'y puis plus tenir, j'ai un torticolis horrible dans le ventre. »

Son cheval bronche, il se met en colère et lui dit en l'apostrophant : « Mordieu ! si

jamais cela t'arrive, je te f....ai vingt coups de pieds au c.. dans le ventre. »

Il tire six coups de fusil à la chasse du sanglier, et les manque tous. Outré de colère : « Mordieu ! dit-il, je ne sçai sur quelle étoile j'ai marché aujourd'hui. »

Une colique lui prend; comme il souffroit beaucoup, et qu'on lui demandoit ce qu'il avoit : « Olo, mon Dieu! dit-il, on m'arrache les boyaux avec des turquoises. »

Il porte un fusil à deux coups, on lui en représente les inconvéniens : « Allez, dit-il, il n'en peut rien arriver de mal, ils sont chargez d'une minute l'un et l'autre. »

Le prêtre dont Monseigneur se sert pour dire la messe est très-expéditif, il la dit ordinairement en huit onces.

On lui demande comment il veut qu'on porte les bottes de cé solut au rendez-vous : « Allez, dit-il : vous voilà bien embarras-

sez, mettez l'étourdy dessus. » *Nota*, que l'étourdy est un cheval.

Son cheval fait un faux pas et est prêt à tomber : « Mordieu! dit-il, ce b... l'a fait comme s'il étoit fatigué ; cependant il y a plus d'un mois qu'il n'a fait œuvre de charité. »

Cette enceinte est si fourrée que jamais un cheval n'en sortiroit à pied.

En courant la poste en chaise, de Paris à Saint-Denis, et étant au milieu de la plaine, il apelle son laquais, et comme il ne venoit pas assez vîte : « Coquin, lui dit-il, je ne sçai à quoi il tient que je ne te f..... par la fenêtre. »

Pour dire qu'on s'étoit mis à table, il dit, « Monseigneur est monté à table. »

Cette enceinte est si fourrée, qu'il n'y fait pas plus clair que dans une maison dans une cave.

Il cherche Monseigneur et le trouve

poussant sa selle, il vient trouver la compagnie, et dit : « Olo, j'ai trouvé Monseigneur qui chioit de la merde. »

Il étoit si enrhumé qu'il a craché deux serviettes pendant la nuit.

Ces violons se doivent bien ennuyer au bal, ils ne dansent pas.

Il a pensé être tué d'une balle qui n'a pas passé plus loin de lui que l'épaisseur d'une vermine.

On joüe à la guerre, et comme quelqu'un lui demandoit ce qu'il lui en arriveroit s'il touchoit sa bille avec la manche de son habit : « Allez, dit-il, donnez-vous en bien garde, car vous perdriez codille. »

Le protestant ne sera jamais roy d'Angleterre : pour dire *le prétendant.*

Il ne voit goutte la nuit.

Il a les bras au bout des doigts.

Une compagnie de perdreaux passe, son fusil ratte dessus : « Mordieu de la f...üe

pierre, dit-il, elle mériteroit que je lui f...is cent coups de pied. »

On lui demande à quoi il a passé le tems, il répond qu'il l'a passé à joüer aux échaudez : pour dire *aux échets*.

Un homme met par hazard la main dans de la merde, il en rit en disant : « Cet homme vient de mettre un étron dans de la merde. »

Monseigneur lui ordonne de faire partir l'équipage, Maranzac apelle le maître palfrenier, et lui dit : « Faites monter à cheval les chevaux. »

Quelle chaleur il fait ! ces pauvres chevaux süent comme dans la rivière.

Son postillon le menoit trop vîte, quoiqu'il lui ordonnât d'aller plus doucement ; comme malgré tout cela le postillon alloit toujours le même train, Marenzac impatienté lui crie : « Coquin, si tu n'arrêtes, je te passerai la chaise au travers du corps. »

J'ai vu passer Monsieur de.... à telles enseignes qu'il avoit un nœud d'épée jaune couleur de cristal minéral.

Monsieur de la Chausse, il l'apelle Monsieur de la Poche.

Il a passé à Angoulême en Poitou.

Il faut amener le milord pour le mettre sur le vourst.

Pour dire que jamais on ne poura tirer de dessus un cheval, il dit : « Ce cheval ne tirera jamais. »

Une compagnie de perdreaux passe devant lui : « Allez, dit-il, je n'ai jamais eu tant de plaisir que de les voir passer avec les deux renardes à leur tête. »

A la chasse du chevreüil, comme il alloit au grand trot, et qu'on lui demandoit pourquoi il se pressoit si fort : « Allez, dit-il, ne voyez-vous pas que c'est pour entretenir ce faon. »

Il entend de sa fenêtre deux cors de

chasse allemands : « Pardieu, dit-il, voilà des gens qui font un beau bruit de carosse. »

Il se plaignoit d'avoir mal passé la nuit, parce qu'il avoit eu un ramoneur dans l'estomach qui lui avoit donné une fièvre de bœuf.

Au lieu de dire : « Faites tourner le vourst, » il dit : « Faites tourner ce fauteüil. »

M. de Neüilly est allé se marier avec sa femme.

Je n'ai non plus envie de dormir que si je revenois de l'autre monde.

S. A. S. a un valet de pied qui est de bonne famille ; car il est neveu de l'évêque de Mantes.

M. de Lussan disoit que son frère étoit bien crasseux, parce qu'il ne mettoit point de poudre : « Allez, dit Maranzac, tous les Missisipiens sont comme cela » : pour dire les Sulpiciens.

Il y a trois mois que le vis-à-vis n'a sorti de l'écurie : pour dire la remise.

Il dit que le drap de Modène est fort bon : pour dire Lodesve.

Le pauvre contrôleur d'écurie est bien changé ; je ne l'avois jamais vu qu'hier au matin, et je l'ai trouvé bien changé.

Les chenilles ont mangé tous mes bas.

A un homme qui est de Nevers, il lui dit : « Voyez ce diable de Normand qui nous donne du pain sans nous donner à manger. »

Il ordonne qu'on tourne le ciel du vourst de peur qu'il ne se moüille.

Mercredy, n'est-ce pas le dimanche gras ?

C'est du côté droit qu'elle est morte cette femme.

Il va manger ce corps de perdrix jusqu'au crâne.

On leur donnoit une livre de viande

rôtie pendant cinq heures, et une livre de pain à souper avec une hache pour leur boisson.

Le sel et le poivre sont mêlez pour accommoder la salade. C'étoit à un rendez-vous de chasse.

Vous avez une perruque d'esté, pour dire une culotte.

J'ai de bon feutre qui ne prend point d'humidité sur le parquet.

On lui fait compliment sur un bel habit qu'il a : « Allez, dit-il, je suis beau comme un poisson dans l'eau. »

Pécom lui a donné une cuisse de tabac de Saint Domingue grosse comme une carotte.

A propos de Mme de Tourotte qu'on croyoit morte d'un coup d'évantail qui lui étoit tombé sur la tête, il dit : « Donnez-moi cet éventail que je voye par où elle a été tuée. »

M. de Magdanel avoit tué une bécasse à Chantilly, dont ensuite on avoit trouvé le nid avec quatre œufs dedans ; comme on contoit cette avanture, et que tout le monde la trouvoit assez extraordinaire, Maranzac dit : « Rien n'est plus simple, vous verrez que cette bécasse étoit grosse, et qu'elle a été obligée d'accoucher dans la forêt. »

Je me suis donné un lavement, j'ai appuyé trop fort, la lancette m'est restée dans le cul, et je m'en allois foirant partout.

Le 30 juin 1729, il dit : « Nous allons manger le mois de may à Ecoüen. »

En mangeant une blanquête, il demande de la muscade pour mettre sur sa salade.

Mon couteau couppe mieux que le votre, goûtez plûtôt.

La jardinière de Boissi qui est paralitique depuis sept ans, ne peut aller en pri-

son, parce qu'elle est à pied et ne tire que d'une hanche.

Canne à la pétrière, pour dire canne pétière.

Il faut que ce soit deux chiens qui se soient battus que ce sang-là ; car il tombe de haut, c'est une femme qui a passé par là.

Il prend un zeste de citron, on lui demande ce qu'il en veut faire, il répond que c'est pour presser dans son nez qui est plié jusqu'à la ceinture.

Monseigneur mange trop, il deviendra gras comme mon chose.

Quand il pleut, il fait un vilain temps pour la pluie.

Le 8 octobre 1728, il dit : « Louis XIV ne mange pas de meilleur fromage que nous[1]. »

1. Louis XIV était mort le 10 septembre 1715.

Sur le vourst, il fait entrer son fusil dans le ventre malgré lui.

Dans le temps que Patissier lui vessoit au cul (*Nota*, que Savetier est un chien à M. Gruin, et qu'il s'appelle Savetier et non Patissier) il vessoit comme un rat mort.

Un calender, pour dire un referé.

Sa chemise jette encore de la matière, et c'est pourquoy il n'est point encore guéri.

Le fils du cardinal de Janson a occasionné le livre intitulé *Les Avantures d'un Homme de qualité*[1].

Il a un rumatisme qui le perce de part en part.

Il a mangé à son déjeuner deux culs de pigeons, et deux aîles de côtelettes.

Monseigneur, prenez de ces perdrix; il y en a une piquée et l'autre rôtie.

1. Il s'agit des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, par l'abbé Prévost; la première édition est de 1728, 4 vol. in-12.

Allez, ce sont des escornifleurs qui prennent garde à tout ce que je dis.

Il a perdu une partie de dames rabattües faute d'une carte.

Il n'a pas fait partir les chevaux de peur qu'ils ne fussent percez.

Passant dans une chambre où il y avoit grand feu, il dit : « Allez, éteignez ce feu, l'on enfonce jusqu'aux oreilles. »

Comme on se récrioit sur la grandeur du chapeau d'un homme qui passoit, il dit : « Allez, tous les chevaux anglois font comme cela. »

On montre une gibecière d'une nouvelle invention pour y mettre du plomb, des balles et des postes, il tire son fourniment en disant : « Cela ne vaut-il pas mieux? »

Il porte son fusil à la chasse du cerf croyant être à la chasse du sanglier.

A propos d'un coup de dez, il dit : « Il

faut bien concubiner ces coups-là ; » pour dire combiner.

Il lui a pris des hémoroïdes à la gorge.

Quand Lussan bat du tambour, il sonne en maître.

De tous les livres nouveaux M. le garde des sceaux a une estampe.

A un homme à qui la chemise sort des culottes, il lui dit : « O mon Dieu ! remettez donc votre culotte dans votre chemise. »

Le roi Louis XIV est mort en 1715.

Pour expliquer comment se fait une pendaison, il dit : « Voici comme le bourreau monte le cou à cheval, et se laisse tomber par les pieds. »

Ma renarde fait des patez de perdrix rouges que tout le monde prend pour être d'Angoulême.

Une compagnie de perdreaux étoit allée dans une vigne, il demande s'ils étoient allez à pied ou à cheval.

Ce chien est si maigre que si on y mettoit une lanterne de l'autre côté, on verroit le jour en plein midy.

Ce couteau est fort bon ; car il ne se mouche pas de la main d'un sot.

Monseigneur est guerri, Darboulin l'a dit.

Etant sur le vourst par un grand vent, il disoit de tourner le dos au feu.

Ce n'est pas un enfant que Mme Loiseau a fait, c'est une fille.

Monseigneur a de si bons yeux qu'il voit dans une lanterne.

M. de Lussau est charmé quand on lui donne des fesses sur le cul ; pour dire *des claques*.

A propos de déclinatoire. « Olo, dit-il, je n'ai jamais entendu remuer ce mot. » Et comme on se moquoit de lui : « Mordieu ! a-t-il répondu, qui a jamais entendu parler de consistatoire? »

Il a vû un manchon de peaux de taupes ras comme un vit de coucou.

A propos d'huitres qui étoient sur table il en a trouvé de boiteuses et de bossües, dont il ne pouvoit pas trouver l'engin.

Je n'ai jamais vu d'épaule de mouton qui ait été mieux gigottée ; pour dire *mangée.*

Allez, Madame, vous avez des mitaines qui sont noires comme des béatitudes.

Olo, voyez les f..tus chemins, les chevaux y enfoncent jusqu'au moyeu.

Dites-moi, vous autres, à quoi ressemble un pluvier quand il est habillé ?

Allez, la seconde fois que j'avois vu cette fille, je ne l'avois jamais vüe.

Monseigneur entend comme un rossignol.

Monseigneur a son chose tout verd, c'est un étuy de sucre : en parlant des

caisses d'argent qu'on porte au rendez-vous de chasse.

Du Closel est mon ennemi; il sert d'écritoire à Latour.

A propos d'un crayon qui étoit tombé, et qu'on cherchoit: « Allez, dit-il, vous êtes un f...u mal-adroit, les statües sont dessous. »

Il joüe comme un diable au piquet, avec la conscience de Monseigneur, pour dire *conseil.*

De frotter son doigt sur un verre, cela lui fait citroüiller le ventre.

Pour maigrir il faut manger du charbon tout crud.

Il connoît une fille qui siffle comme un basque.

Si vous vouliez manger une prise de son d'Espagne, j'en ai d'excellent.

J'ai vu Rhémus et Romulus revenans de Rome dans une boëte à Marly dans le parc tout à l'heure.

On lui demande où il trouve des chevaux ; il répond que c'est dans sa cuisine.

Pour sa commodité il met son portemanteau à terre, et son lit par-dessus.

Un boulet de vingt-quatre n'est qu'un enfant.

On disoit devant lui, que la Brisée avoit f.... Fillette, qui est une fille de la poste d'Ecoüen. « Mordieu! dit-il, cela est faux, Fillette est sage et vertu. »

Si on reste davantage à table, on aura un gros ventre nous crève.

Il demande une goutte de tabac d'Espagne.

Il a vécu six heures toute sa vie avec Monsieur de Villeneuve.

Si j'avois une aussi belle jambe que Mademoiselle... je la porterois sur mon épaule, pour la faire voir à tout le monde.

Un vérat a deux coüillons grosses comme le poing aux coüilles.

Ce cheval est bien plus beau que l'autre; il ne souffle seulement pas d'un coup de pied qu'il a reçu il y a quinze jours.

Il a vu un cheval qui a l'encolure aussi belle que Monsieur le comte de Clermont [1].

Il y aura des meubles à Combreux dans le temps qu'on chassera Monseigneur.

On lui demande ce que c'est que de l'eau de Maranzac, il répond que c'est un abbé fait avec de l'herbe qu'on va chercher au rond du mois de may avant le soleil levé.

1. Louis de Bourbon, comte de Clermont, abbé de Saint-Germain, du Bec, de Sainte-Claude, de Marmoutiers, etc., etc., membre de l'Académie française, généralissime des armées du roi, qu'il fit battre à Culelu, né à Versailles le 15 juin 1709, fils de Louis III de Bourbon, prince de Condé, duc de Bourbon, d'Enghien, et de Louise-Françoise de Bourbon, M[lle] de Nantes, fille de Louis XIV et de M[me] de Montespan. Le comte de Clermont est mort à Paris le 16 juin 1771.

Il a vu la procession du recteur, ils étoient deux ou trois mille.

Pour dire une perruque bien accommodée, il dit : la perruque de ses dents est bien rangée.

A une femme qui craint d'être empoisonnée par son mari, il lui dit: « Allez, s'il vous empoisonne, brûlez-lui la cervelle. »

Il a un poinçon fait par la rue Saint-Honoré.

Il dit que les fenêtres d'une certaine maison sont si grandes, que le vent y entre à plein collier.

Il assure que Mme Dannoy [1] étoit le père de Mlle Dannoy.

Il boit des huitres à la santé de la compagnie.

Il révoit en tenant une huitre, et comme

1. La comtesse d'Aunoy, morte en 1705. On lui doit divers ouvrages estimables; ses *Contes de fées* conservent quelque réputation.

quelqu'un lui demandoit à quoi il pensoit, il répondit qu'il alloit mettre du sucre sur son huitre.

Il dit que Mme de Blagny a fait la machine avec M. de Balincour : pour dire *M. d'Alincourt.*

Comme on parloit d'une Mme Raimond, qu'il y a plusieurs dames de ce nom, et qu'on étoit en peine de les distinguer, il dit que pour lui il avoit été avec une Mme de Raimond qui est anglois.



Il ne peut pas boire avec du papier.

Allez, vous m'avez craché dans l'œil pour qu'on me brûle l'œil.

Il dit que le sifflet de M. de Bioule, sur la terrasse des Capucins aux Thuileries, s'entend d'un bout du coridor à l'autre.

On parloit de commédiennes : « Allez, dit-il, c'est bien à moi qu'il faut dire ces sortes de choses, moi qui sçai le nom de toutes ces religieuses. »

Se promenant au Palais Royal, il tire Monseigneur par la manche, et lui dit : « Les boutils de sanglier sont passé par ici. »

Il ouvre la fenêtre parce que ses yeux ne tiennent pas.

Au sortir d'une promenade où il s'étoit crotté, il s'écrie : « Bisogna décrotta trois livres de viande qui étoient à mes souliers. »

Il voit un boiteux, et le fait remarquer à la compagnie en disant : « Voilà un homme qui est bossu d'une jambe. »

On parie ordinairement de l'argent, mais Maranzac parie ordinairement son cul sur sa tête.

On lui veut voler un morceau de canard, il s'y oppose, et dit qu'il prétend manger sa langue de carpe.

Le curé de Taverni[1] prêche ses paroissiens en chaire et en plaine.

1. Commune de l'arrondissement de Pontoise et à 25 kilomètres de cette ville.

Il assure à un chevalier de Malthe qu'il se divertira bien, quand il ira faire ses caravannes à Tunis et à Alger.

A une dame qui le pressoit de boire : « Allez, dit-il, ce n'est pas bien de me tracasser, moi qui m'aveugle à votre santé. » Pour dire *moi qui m'enyvre à votre santé.*

Il dit que la berline n'arrivera jamais sans chevaux.

Il dit qu'il faut jeter du feu sur le feu pour l'éteindre.

Il faut jeter du papier sur l'écriture pour l'empêcher de s'effacer.

A un nouveau wourstier qui trouvoit le voyage de Paris à Boissy [1] un peu long, et qui s'ennuyoit de ne pas voir le château : « Allez, dit-il, vous n'y arriverez jamais que vous ne soyez à la muraille. »

En soupant dans un jardin, il dit : « Fermez donc la porte, car je meurs de froid. »

1. Localité de l'arrondissement d'Évreux.

« Voulez-vous bien que je mette de la salade sur ces bigarreaux? — Non, non, c'est de l'eau. »

Est-il permis de coucher comme cela à l'air en soupant dans le jardin?

Ce papillon gronde quand je le touche.

Ce papillon fait un carillon que l'on ne sçauroit expliquer.

Monsieur Gruin mangeoit des pattes de dindon, Maranzac lui dit : « Allez, pourquoi mangez-vous du citron avec des pieds de mouton? »

Saint-Jean a les yeux gros comme les deux poings, allez, c'est donc une fluxion de poitrine qu'il a.

Il dit à son laquais : « Donne-moi donc mes souliers. » Le laquais demande lesquels il veut, il répond que ce sont les plus maigres.

A propos d'un œuf qu'on avoit mis dans une salière pour le faire tenir, et qu'il

ne s'embarrassât pas, il dit : « Vous voilà bien en peine, remuez-le dans son lit. »

Mme de Cavois a laissé en mourant 40 mille francs à la province de Saint-Sulpice.

Il s'est promené avec une femme qui avoit un habit cramoisi de taffetas blanc.

Les bas de castor d'Orléans sont faits de poil de chêvre et de soye.

Les bas drapez d'Houdan[1] valent cens sols, Dieu le père !

J'ai un tire-bouchon admirable, il entreroit dans un pain de beurre.

Mes bas de soye sont de laine à jambe torse.

Il a un bouquet de violette jaune.

En 1729, Louis XIV devroit faire une pension à M. l'abbé Pirotin[2].

1. Petite ville de l'arrondissement de Mantes, à 27 kilomètres de cette ville.

2. Nous avons déjà dit que Louis XIV était mort en 1715.

On s'ennüie à la chasse quand on ne joüe pas.

Olo, Monseigneur, voici un poux qui court tout en vie sur moi.

Voyez, voyez d'Armanville qui prête son dos pour servir d'écritoire.

On trouve les poux de bois dans les bourses ; quand on les arrache, il en reste la moitié dans le corps.

Il a vu un lièvre qui vouloit entrer l'épée à la main dans sa culotte.

Dans le salon d'Anet, on n'y peut pas tenir à cause de la poussière, pour dire *la fumée*.

Les grains de millet paroissent dans le microscope gros comme des olivettes.

Il voit une tapisserie dont on lui demande l'explication : « Allez, dit-il, c'est Rémus et Romulus qui ont été nourris par un chevreüil.

M. Carray est sœur de cette jolie femme.

Il connoît l'archevêque de Narbonne par théorie.

Le Jeudi saint, le Roi donne une souquenille à M. Gruin pour ses chevaux, pour dire *que le Roi lui donne deux aulnes de toile.*

Dans les vignes il ...tit cinq ou six coups d'épée de couteau à un sanglier.

Il se bouchoit le nez d'une main et vessoit de l'autre.

En joüant au reversi une fiche tombe, il dit : « Paix, ne faites point de bruit, de peur qu'elle ne s'en aille. »

Il ne faut pas s'étonner qu'il fasse froid, le soleil a fait tout le tour, pour dire *le vent.*

Nous allions aller comme si nous allions au chien de sainte Barbe ; pour dire *le chêne de sainte Barbe.*

A propos de vin de Moraché, il dit : « Monsieur de Montigny en vendoit pour Moraché d'un coteau qui étoit de ses parents : non, non, il étoit de ses amis. »

Il y a dans la bulle ou le bulletin de cette année-cy, qu'il faut être Molinius, ou Molinos, pour faire ses Pâques.

A une femme qui lui demande à prendre du tabac dans sa tabatière, il lui dit : « O mon Dieu ! si j'avois de la chandelle je vous en donnerois. »

On parloit de Campistron [1] : « Allez, dit-il, il n'a jamais fait que quelques sonates, et deux ou trois cantates : on ne fait plus de bonne musique depuis qu'il est mort. »

Pour faire l'opération de la fistule, il

1. Jean-Gilbert de Campistron, auteur dramatique, né à Toulouse en 1656, mort le 11 mai 1713, laissant des opéras, des tragédies.

Il eut pour protecteur le duc de Vendôme, qui lui fit obtenir la place de secrétaire général des galères.

faut attacher un homme par les quatre pieds.

Monsieur Boucault aux Bons-Hommes a toutes sortes d'oiseaux dans sa volière, des perdrix rouges, des singes, des renards, etc., etc.

Il essaie une balle, et dit qu'elle entrera bien dans son fusil, parce qu'elle n'est pas trop longue.

L'abbé Berger fait venir des anchois de Royans, le même abbé en fait venir des grattes-culs.

En 1729, on lui demandoit si il y avoit longtemps qu'il n'avoit vû l'intendant de Châlons, il répondit : « Allez, je n'ai pas été l'année passée au sacre du Roi[1]. »

Il vouloit absolument mener en Angleterre un homme pour lui servir de truche-

1. Louis XV fut sacré à Reims le 25 octobre 1722. La relation de cette cérémonie forme un volume grand in-folio, recherché à cause des belles gravures qu'il renferme.

man, parce qu'il parloit fort bien allemand.

Je veux qu'en donnant cent coups de pied dans le ventre à ce coquin, je veux qu'il rapporte le pied du bâton.

Au bout de cinq heures et trois quarts, le sanglier n'était pas plus fatigué, que s'il n'étoit pas sorti de sa chambre.

Ma redingotte a été percée la dernière fois jusqu'aux os.

Les Génois parloient italien comme les Bas-Bretons.

Pour la provision de Monseigneur à Anet, Martialo fait venir une broquette de volaille.

Les lapins de Cabou ont deux yeux.

Le curé de Saint Sulpice a un magasin de 400 filles et de cent vaches.

Un beurre du curé de Saint Sulpice coûte trois sous.

Mme Gelée ne tient plus boutique,

parce qu'elle a des routtes, pour dire *des rentes*.

Cet homme fera toujours des fautes au trictrac, si vous ne le consultez, pour dire *conseillez*.

M. de Montigni trainoit deux lièvres dans un avresac à pied.

Baudot lui a donné deux poids en pillules pour médecine.

En pêchant des carpes sous le pont d'Anet, un gros sanglier a donné dans le filet et a été cause qu'on les a manquées.

Si Monseigneur pêche dans le trou, il tirera du poisson gros de sa cuisse.

Il a vu un Hausen, qui à Bude d'un coup de queüe perce le Danube de part en part.

Le curé de Chauvery est Molinius ; non, non, il est Mollinos.

Pour gagner au trictrac, il faut faire des parolis de campagne.

Vous ne gagnerez jamais au trictrac si vous ne faites des gambittes.

On lui demande ce qu'il a fait d'un livre qu'on lui a prêté; il répond: « Allez, je ne l'ai pas rendu, parce que je l'ai oublié dans ma main. »

Il se bouche le nez, on lui en demande la raison, il dit que c'est parce que Patissier lui a vessé au cul.

On étoit en peine de Monsieur Gruin. « Allez, dit Maranzac, vous verrez qu'il sera tombé dans un ruisseau de la rivière. »

Il a deux moustaches parce que la baguette de son fusil s'est mise à cheval sur son visage.

Le ventre lui pleuroit à force de rire.

Avec un coup de pied dans le coude, il a fait faire une bonne jambe en écrivant.

Il a un canarie au bout du doigt, pour dire *un panaris*.

Les avantures d'un homme de qualité sont *secundum Lucam*[1].

Il y a 200 ans qu'il porte sa montre le verre en dedans de peur de la casser.

Si le chien enragé entre dans le salon, et que j'aye mon fusil chargé à plomb, il ne me manquera pas d'ici à la porte.

Le cheval du vourst de dessous la main est un gros garçon.

Je ne connois point M. de Courchamp, mais un de ses parents le connoît.

Le père Daniel est un grand homme, il a écrit son histoire avec une petite pente douce.

Le maître de la poste de Châlons s'appelle Madame de Beausergent.

Les chevaux de Monseigneur demeurent sellez depuis quatorze heures jusqu'à neuf heures.

1. Il a déjà été question de cet ouvrage de l'abbé Prévost, p. 60.

Au dessert sur un panier de fruit, il a présenté la pêche de la troupe la mieux cuite.

M. le Duc a prêté son écurie pour vendre son Cinamome.

On a jeté la femme de Deschamps du couvent dehors, pour dire *qu'on l'a chassée du couvent*.

Vous êtes académiste, M. Flamand, pour dire *académicien*.

Les chevaux sont des marchandises bien trompeuses ; car sur 30 bons, on n'en trouveroit pas un mauvais.

Si on donnoit un coup sur la tête du visir à la chasse, il se jetteroit par la fenêtre.

Il fera blanchir du drap pour en faire un habit vert.

Il a vu à Munich un bouc qui alloit à pied dans les rues.

Des œufs durs à l'huile et au vinaigre

sont un bon mandien; non, non, ils sont un bon mendiant.

Il demande à Monseigneur pourquoi il a laissé la moitié d'un de ses chiens à Anet.

Je n'ai point dit cela Brinbolet, pour dire *Jean pain molet.*

Allez, père Benoît, pour la partie faite avec l'impératrice, vous méritez d'être enterré entre quatre murailles.

Le drôle de microscope que voilà, il parle tout seul; non, je veux dire il marche tout seul.

Un soldat n'est pas reçu en Italie, sans avoir mis le crâne du Grand Bourbon dans sa tête.

N'avez-vous pas pris de la pierre qui guérit la fièvre de ce rocher?

En passant devant un charron, on lui montroit le berlingot de M. de Boucoiran : « Oüi, dit-il, il aura une belle redingotte.

Allez pousser votre selle, Monseigneur, cela vous fera décharger.

Monseigneur demandoit des escarpins de bottes, Maranzac a répondu qu'on y avoit mis une poularde.

L'Effronté (qui est un cheval) a fait une course dont il a été trois mois au lit, et il a eu bien de la peine à en relever.

Monseigneur est parti de Munich la semaine sainte pour aller passer le carnaval à Venise.

En Angleterre il étoit obligé de remettre sa cuillerée de soupe sur son assiéte comme une brebis galeuse.

En mangeant des noisettes, il dit : « Ces lentilles sont excellentes. »

J'ai suivi un carosse chez M. de Bellingan de Romaine dans le cul.

Il a connu un meusnier qui vendoit tous les ans un cheval 800 livres ; il en avoit tous les ans, d'un an, deux ans, trois ans.

La jument ne lui avoit coûté que 50 écus; il les vendoit 800 livres sans manquer, et si ce n'étoit qu'un meûnier alezan brûlé.

Sa carcasse est brûlée jusqu'au crâne.

J'ai été rasé aujourd'hui par un mauvais barbier, il m'a laissé plus d'une livre de barbe.

Toussaint est parein de Colin-Jean.

J'ai la poitrine éreintée.

Je suis vrai comme l'angil, on peut s'en rapporter à moi.

Il ne sçait où mettre ses yeux à cause du feu qui est sur une chaise.

Allez, cet homme a de l'esprit, il va à la comédie.

Il a fait une bille sans la toucher.

La croix du carré n'avance pas, parce que les chevaux tirent comme des chevaux de batteau.

Il y a de bons bas bien forts, mais

ceux de cé so lut sont clairs comme de l'eau de roche.

Les habitants de Villersbel sont tous jansénistes de la religion de Luther et de Calvin.

Etant à Anet il dit: « J'ai vu ici le baron de la queüe qui joüoit à Marly dans l'antichambre de Madame de Maintenon aux dames aux deux écus la partie. »

Allez, les chevaux ne monteront jamais à pied.

Si on vient à reculer, les chevaux et la voiture seront tuez.

J'étois obligé de porter avec la main mon cheval pour m'essüier.

Voilà un cheval qui est long comme le chien de Verüe.

Mon cheval vouloit faire le badin, mais mordieu il a trouvé à qui parler; car je lui ai percé deux ventres; non, non, je lui percé deux éperons.

A du Closel qui étoit poudré, il lui demande qui lui a poudré sa poudre, pour dire *prêté*.

Prenez de ce tabac; il est mordieu de six jours, Monseigneur ne vit que de cela.

Il n'a pas un cheveu de six blancs.

Une caraffe d'eau qu'il casse s'est cassée parce qu'elle tombe du haut mal.

Monsieur le comte d'Evreux a de ses loups, de ses sangliers; non c'est de lévriers que je veux parler.

Quel ...tu thé on me donne, il est vergetté, pour dire *qu'il n'est pas fait*.

Ses yeux l'empêchent de voir.

Etant dans un batteau, il ordonne à son valet de le faire ressouvenir de chier tantôt.

Dans la forêt d'Alatte son cheval bronche, et tombe en arrivant; il dit: « Allez, je suis tombé vingt pas, et me suis fait un épouvantable mal au genoüil du coude.

Son chapeau ne perce pas parce qu'il est de drap d'Angleterre.

Quel ...tu drap vous avez cé solut, tâtez le mien, il est mordieu battu à froid; voilà ce qui s'appelle du drap.

En buvant un verre de vin, quelqu'un de la compagnie dit quelque chose de plaisant; l'éclat de rire saisit Maranzac, et le vin fait l'effet ordinaire; comme tout le monde en rioit : « Mordieu, dit-il, de vos ...tues plaisanteries, elles m'ont fait faire du vin de Jérusalem.

FIN.

APPROBATION

J'ai lu par ordre de M. Le Gresle, secrétaire du Vourst, l'ouvrage intitulé *Maranzakiniana*. Je n'y ai rien trouvé de contraire aux bonnes mœurs, us et coutumes du Vourst, et qui pût en empêcher l'impression.

COCOME.

Vu l'approbation, permis d'imprimer :

LA MONTAGNE.

ERRATA

Au frontispice, *lisez :* Vourscht, et aux endroits où il en est parlé.

Page 8, art. 3, *lisez :* Ils ne sont pas chargez d'une minute l'un plus que l'autre.

P. 10, art. 6, *lisez :* En joüant au billard, il dit : « Il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'une vermine que je n'aye fait cette bille. »

P. 11, art. 5, *lisez :* Coups de pied dans le ventre.

P. 16, art. 5, *lisez :* On donnoit à ceux qui prenoient le quauaillar, qui est le paillatif pour la vérole, une livre, etc.

P. 24, art. 1er, *ajoutez :* pour dire *du Moulins*.

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

RUE SAINT-HONORÉ, 338

M DCCC LXXV

72731034

574

DO NOT TRIM

(33)

MARANZAKINIANA

NOUVELLE ÉDITION

conforme à l'original

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR

PHILOMNESTE JUNIOR



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXV

